

Zeitschrift: Dissonanz = Dissonance
Herausgeber: Schweizerischer Tonkünstlerverein
Band: - (2017)
Heft: 137

Rubrik: Berichte = Comptes rendus = Rapporti = Reports

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le noise à la croisée des genres

15^e Edition du Lausanne Underground Film & Music Festival LUFF
(Lausanne, 18.-23. octobre 2016)

Le LUFF offre depuis de nombreuses années une musique noise aux accents expérimentaux tantôt métal, hard rock ou encore pop. C'est à la croisée de toutes ces influences que se situent les expérimentations du LUFF, dans un mélange qui enchante les uns et révolte les autres.

L'objectif de cette édition est un LUFF « qui a de la gueule ». D'ailleurs, le casino de Montbenon est exclusivement dédié au festival, qu'il s'agisse de concerts, de performances ou de films ; les traditionnels workshops ont lieu à l'espace Saint Martin. Je m'embarque donc pour deux soirées dont la programmation est dirigée par Thibault Walter. Anticonformisme et désir d'exploration nouvelle alimentent ce festival qui, depuis quinze ans, doit son succès à son équipe (majoritairement bénévole !). Les deux soirées auxquelles j'assiste incarnent cette volonté polyphonique, cette expérimentation des genres et des moyens sonores. Thibault Walter me fera remarquer que l'artiste sonore se mue en artiste audio. Je ne suis pas sûre de comprendre ce qu'il veut dire, si ce n'est la déconstruction des sons toujours plus poussée qu'entreprennent ces « docteurs ès sons ».

Qui dit *experimental noise music* dit Mats Lindström. Le directeur de l'Electronic Music Studio de Stockholm nous emporte dans son voyage audiovisuel minimal. Il a choisi de se positionner dans le public, un peu excentré, son équipement sur une table haute, entouré de néons et spots aux effets de flash qui accompagnent sa musique. Il transforme ainsi la lumière en son, des flashes aux sifflets stridents dans une accélération progressive par la répétition de séquences, variations jamais identiques d'un même schéma audio-visuel, aux relents d'une machine qui se déraille.

Le déraillement continue en duo. Yasunao Tone, membre fondateur de la

branche japonaise de Fluxus rencontre l'artiste Florian Hecker pour une performance informatique en première mondiale : saboter un programme d'intelligence artificielle. Entre bruissements d'insectes et déferlement de noise vous faisant trembler les entrailles, la performance bat son plein. Le maître japonais revient en solo pour une seconde intervention, installé au milieu du public cette fois-ci, pour une construction-destruction qui évoque ses débuts musicaux, écorchés sur des disques compacts. C'est un clash sonore qui ne laisse pas indifférent et lui vaut un *encore* !

Autre première en compagnie de Stefan Roigk et son opéra électroacoustique en sirotant du vin. Sceptique au début, en raison d'un problème technique nécessitant de recommencer la performance, je tente de m'immerger en v(a)in dans ce qui ressemble à un anti-opéra. L'unique protagoniste, sans voix, médite dans son fauteuil, entouré d'une forêt sonore, de hurlements et de moustiques insatiables. Après une longue attente, j'accueille le noir scène avec un soupir de soulagement.

Le dernier acte de cette soirée montre le duo Klimperer et Madame Patate pour un concert de toy-music entre ivresse et sommeil.

Je pense que quiconque était au festival se rappellera de l'intervention de Phurpa, qui a ouvert la soirée du jeudi. Cet ensemble de trois musiciens russes forme un chœur monastique vous transportant dans le monde des rituels tibétains et leur chant guttural, accompagnés d'instruments traditionnels tibétains, qui, pour certains, auraient été fabriqués à partir de restes d'humains ou d'animaux, ils se produisent vêtus des robes traditionnelles. Dans la pénombre, leurs incantations prennent une dimension nouvelle permise par l'amplification des voix ainsi que l'ajout d'un tapis de vibrations.

Après cette longue introduction, nous assistons à une « avalanche » de noiseux ; Hedoromeruhen avec ses côtés électro-folk, formé par Daisuke Ichiba et son univers poétique ainsi que Government Alpha qui domine par son minimalisme ; ils sont suivis par Mariachi et sa guitare basse qui nous propose un bref mais puissant interlude, pour finalement arriver à l'effrayante intervention d'Altar of Flies & Blodvite.

Heureusement qu'il y a le psychédéisme de Joseph Hammer, membre émérite de la Los Angeles Free Music Society, et l'abstraction synthétique de Lee Fraser pour entrecouper ce plat de consistance décidément un peu (trop) noise !

Pauline Chappuis

Le désir du réel

Deux concerts de la saison de l'Ensemble Contrechamps
(Genève, 3 et 20 novembre 2016)



Opposition musicale ? Stefan Wirth, Antoine François interprètent Monument. Selbstportrait. Bewegung de György Ligeti. © Contrechamps

Tout est politique ! Tel est le *credo*, le *confiteor* peut-être, que l'Ensemble Contrechamps tâche d'entonner dans la saison 16/17. Ce n'est pas un constat, au contraire, c'est un appel : sortons de notre confort de classe moyenne, déchirons ces images trompeuses de la démocratie qui nous réconcilient avec le capitalisme, descendons du pinacle académique et plongeons-nous dans le réel, dans les bassesses du populisme et des débats-télé. Le philosophe Alain Badiou tient depuis longtemps ce discours – vaguement révolutionnaire, ouvertement nostalgique – et, lors du concert *Breaking News* du 3 novembre, son texte *Pornographie du temps présent* est récité par Brice Pauset, directeur artistique de l'Ensemble Contrechamps, pendant que les musiciens agencent librement les bruits, parfois délicats, parfois inattendus, drôles aussi, de divers objets qui débordent de leurs tables : boîte à musique, marteau, sifflet ... Le compositeur James Saunders

est à l'origine des règles de cette improvisation intitulée *Choose who tells you what to do*, et comme dans les autres œuvres de cette soirée – de Saunders, Morton Feldman et Laurent Bruttin – l'ensemble expose, à travers les sons, la croix de la libre production : On a beau choisir librement, les conditions du choix ne se choisissent pas ; le libre arbitre s'agite dans un cadre qui lui est octroyé. Plus différencié que le discours vieux-gauchiste de Badiou, les musiciens maîtrisent ce défi de non-maîtrise, le réel s'exprime dans le contre-sens. Et c'est bien un désir du réel dont témoignent ces *breaking news*, un concert censé réagir immédiatement à l'actualité politique de cette fin d'année inquiétante ; un désir d'aller vers les lieux où le temps présent se fabrique, comme le prestigieux Musée d'art moderne et contemporain (mamco) à Genève qui prêtait le hall d'entrée aux musiciens. Ironie tragique, le soir du concert la vraie vie se montra dans toute sa banalité ; des basses

techno de l'after-work party d'à côté inondèrent l'espace et recouvrirent les sons fragiles de nos assoiffés du réel, écrasés par le dehors qu'ils convoitaient ...

Le 20 novembre, le concert suivant se déroule au studio Ernest-Ansermet : une salle sans fenêtres, mais aux mille oreilles, une enceinte protégée, un contre-champs. Et sur cette scène sans décor, deux pianistes jouent ensemble, parfois presque les mêmes partitions, et pourtant, ils déploient des mondes qui ne pourraient s'opposer plus nettement : Antoine François, souverain, impassible, reproduit mécaniquement les infinies répétitions de *Monument. Selbstportrait. Bewegung* pour deux pianos de György Ligeti, alors qu'en face de lui, Stefan Wirth, après avoir accompagné avec ferveur les *Mélodies* mal vieilles de Jean Barraqué, se bat à présent contre cette mouture de sons, il trébuche sur les accents décalés, résiste au moulage et s'épuise. Quelle est la vérité de cette œuvre délibérément injouable ? Est-ce la maîtrise de soi ou la perte de contrôle, la jouissance machinique ou le malaise du bâton jeté dans les roues ? Il est rare qu'une interprétation révèle avec une telle clarté la contradiction qui travaille au sein d'une œuvre. Tout cela est politique, certes, mais réel uniquement à l'intérieur des remparts de l'art.

Christoph Haffter

Jubiläum mit Wienerschnitzel, Handy und etwas Melancholie

30 Jahre Tage für Neue Musik Zürich (16.–20. November 2016)



Guten Appetit! Schnitzel mit Ketchup – das Ensemble Studio Dan. Foto: Doris Kessler

Den kulinarischen Höhepunkt der diesjährigen «Tage» lieferte das Wiener Ensemble Studio Dan. Es kündigte sein Konzert an als *Jazz und zeitgenössische Musik, Oboe und Techno, Schweinebraten und Adorno*. Der Braten erwies sich dann als Wiener Schnitzel. Zum Stück *Vom Schweinern* bereitete ein Musiker live zwei Stück der Wiener Delikatesse zu: Fleisch flachklopfen, salzen, in Mehl, Ei und Panade wenden, im Öl schwimmend backen: alles beherrschte der Chefkoch-Solist souverän. Beim Verzehr erwies er sich dann allerdings weniger als Gourmet – auf jedes Stück kam ein grosszügiger Klacks Ketchup –, sondern mehr als Gourmand: Keinen Bissen wollte er mit dem erwartungsvollen Publikum teilen! Danach spielte er mit voller Kehle ein Saxophon-Solo, aus dem man durchaus das Gurren und Quieken eines Schweins heraushören konnte. In den anderen Stücken hielt sich das Ensemble an seine Devise und servierte eine gut gemachte und unterhaltsame Mischung aus Jazz und zeitgenössischer Musik, Oboe und Techno – von Adorno war wenig zu hören.

Den Dezibel-Höhepunkt der «Tage» steuerte das australische Ensemble Elision bei, und zwar mit dem Stück *The Wreck of Former Boundaries* für kleines Ensemble mit zwei solistischen

Trompeten und Multi-channel-electronics des US-amerikanischen Komponisten Aaron Cassidy. «Das Material» – so der Komponist, der 2015 nochmals den Siebzigerjahre-Free Jazz eines Ornette Coleman aufgriff – «beugt und schleift, wackelt und zieht, flackert und schlingert, springt und verdreht, gurgelt und spult». Dem ist nur beizufügen, dass das rund 40-minütige Stück über weite Strecken ohrenbetäubend laut und auf die Dauer ziemlich monoton-langweilig war.

Zwischen diesen beiden Polen spannte sich bunt das Spektrum der diesjährigen «Tage», und dennoch war die Stimmung etwas getrübt. Gerade zu ihrem Beginn kam die Botschaft, dass die Stadt Zürich – «Stadt Zürich Kultur» ist die Veranstalterin – sparen muss, und sparen will sie auch beim bisher alljährlichen Festival der Neuen Musik: In Zukunft wird es nur noch alle zwei Jahre stattfinden. Dazu soll es jedes zweite Jahr ein «Zwischenfestival» geben, veranstaltet von Tonhalle, collegium novum und der Zürcher Hochschule der Künste ZHdK. Nach 30 Jahren also ein Neuanfang oder der Anfang vom Ende ...?

Es hing also etwas Melancholie über der Jubiläumsausgabe, und dazu mochte passen, dass das Festival über weite Strecken eine Retrospektive war:

Die «Tage» feierten mit Aufführungen, Kompositionsaufträgen und Auftritten ihre Gründer Thomas Kessler und Gérard Zinsstag, die späteren Leiter Walter Feldmann, Nadir Vassena und Mats Scheidegger sowie die Kuratoren Christoph Keller, Moritz Müllenbach, Marcus Weiss und Bettina Skrzypczak. Mit dem Eröffnungskonzert geehrt wurde das ensemble für neue musik zürich (enmz), das einst bei der Gründung keck einen grossen Teil des Programms gespielt hatte; sein Flötist und Leiter Hans-Peter Frehner kuratierte nun die Jubiläumsausgabe. Und ein Nebenjubiläum feierte auch noch Peter Révais «konzertreihe mit computer-musik».

Was bleibt von den «Tagen» im Gedächtnis? Sicher das stille, fein nuancierte Miniatur-Klavierkonzert *Zweigung*, das Lukas Langlotz für das enmz schrieb. Sicher die grossbesetzten Werke, die das Tonhalle-Orchester unter der Leitung von Pierre-André Valade auführte: Von Gérard Zinsstag erklang die altmeisterlich komponierte *Elegie Empreintes* (2003) nach Postkartentexten und in memoriam des allzu früh verstorbenen Freundes Gérard Grisey. Blickte dieses Werk bewusst zurück, zu Berg und sogar Bruckner, so blickte Thomas Kesslers *Utopia III* kühn nach vorn: Die Musikerinnen und Musiker – in fünf Gruppen über den Raum verteilt – spielten nicht nur ihren Instrumentalpart, sondern prozessierten ihn mittels Laptop und Fusspedal (51 insgesamt) auch gleich noch elektronisch weiter, was eine wild wuchernde Klanglandschaft aus realen und elektronischen Klängen entstehen liess. Isabel Mundry ihrerseits unternahm es, in ihrer elegant geformten Komposition *Zu Fall* mittels eines Spielautomaten und eines wild schwingenden Pendels den Zufall zum aktiven Mitspieler zu machen. Allerdings bleiben Fragen: Der strukturelle Ablauf in Kesslers *Utopia III*, die Auswirkungen von

Hechtsprünge und wieselflinke Geister

Hörmal! – 4. Internationales pam-Festival für aktuelle Musik in Uster
(18.–20. November 2016)

Spielautomat und Pendel in Mundrys
Zu Fall waren (für mich) kaum nachvollziehbar.

Ein Spätkonzert brachte dann – nach Bettina Skrzypczaks konzisem Trio *Riss* für Saxophon, Cello und Klavier (mit Marcus Weiss, Martina Schucan, Christoph Keller) – das Mitmach-Konzert der «Tage». Der Titel von Moritz Müllenbachs Stücks deutete es schon an: *am and fm in dab times lost themselves streaming with friends*. So wurde das Publikum gebeten, die Handys für einmal nicht aus-, sondern einzuschalten. Auf ihnen erklang dann ein Audiostream aus Geräuschen, Sprach- und Musikfragmenten, zu dem das Trio ab und an mal einige wenige Töne beisteuerte. Eine kleine Lektion im Geist von John Cage: Die Musik spielt immer und auf unerwartete Weise, man muss sie nur hören wollen. Klanglich wäre das Stück allerdings wohl noch ausbaubar.

Den Kontrast zu den einheimischen Künstlern und Produktionen setzte als composer-in-residence Liza Lim. Die australische Komponistin chinesischer Abstammung, geboren 1966 und aufgewachsen in Borneo, ist heute Professorin in England und wird weltweit aufgeführt. Ihre Werktitel spielen oft auf chinesische Traditionen oder Prozesse der Natur an; wer deshalb jedoch fernöstliche Exotismen und pittoreske Klangbilder erwartet, sieht sich (meist) getäuscht. Liza Lim ist die Meisterin einer präzise formulierten Musik im Geist der Moderne; dabei wird Tonales weder gemieden noch Atonales forciert. Das zeigte sich vielleicht am schönsten im Konzert der Studierenden der ZHdK: Mit souveräner Technik, hochentwickeltem Klangsinn und sensibler Gestaltung präsentierten sie einige kürzere Werke der Komponistin. Hoffen wir also – nach dem melancholischen Jubiläum – auf die junge Generation.

Roland Wächter



Das Ensemble Of Nomads am pam-Festival in Uster. Foto: zVg

Solche Bilder bleiben haften. Mitte November war's, als Michael Wertmüller mit einem so wagemutigen wie überraschenden Sprung auf die fast mannshohe Bühne im Ustermer Kulturhaus Central hechtete und sich einem begeisterten Publikum zeigte. Nicht minder eindrücklich fiel sein Dank an das Ensemble Of Nomads aus, das soeben sein Stück *Immer schneller der Propeller, immer besser Herr Professor* uraufgeführt hatte. Das Werk, das – wie oft bei Wertmüller – das Abstraktum «Zeit» hörbar machen soll, verlangte dem Ensemble aussergewöhnliche Leistungen spieltechnischer und gruppendynamischer Art ab. Beeindruckend, wie Pianistin Talvi Hunt, Gitarrist Emilio Guim, Geigerin Sofia Suldina und Perkussionist Joao Carlos Pacheco diese Aufgabe meisterten. Wertmüllers Werk erforderte auch vom Publikum Hörsport, wollte man den anfänglich irritierenden Stakkatoketten, den sich sukzessive herausbildenden Loops und der spiralförmigen Dynamik folgen können. Michael Wertmüllers Stück war eine Auftragsarbeit – in Uster spielte das Ensemble Of Nomads zudem Werke von Peter Ablinger,

Salvatore Sciarrino sowie Eigenkompositionen von Emilio Guim. Programm und Ensemble bescherten dem Festival mit dem imperativen Titel «Hörmal!» einen optimalen Auftakt. Denn Lucas Niggli, der seine Konzertreihe pam! (Platz für andere Musik! – www.pam.nu) alle zwei Jahre zu einem Festival ausweitet, steckte damit einen «Parcours durch verschiedenste akustische Gefilde» aus.

Wie immer bei seinen «pam!-Konzerten, visierte der Ustermer Musiker und Veranstalter mit seinen klar deklarierten Mischprogrammen stilistisch den Grenzbereich an zwischen Neuer Musik und Improvisation, zwischen Jazz, Pop, Performance, Visuals.

Auch die junge Zürcher Pianistin Simone Keller wieselte zwischen Flügel, Clavichord und Synthesizer, zwischen Mozart, Schubert und Ligeti. Vor allem die teuflische Fingerübung des Ungarn (*Étude XIII, «L'escalier du diable»*) und Galina Ustwolskajas brachiale *Klaviersonate Nr. 6*, für die Keller ihre Hände mit Boxer-Bandagen versah, sorgten für effektvolle Kontrapunkte zu den anfangs gespielten Klassikern. Etwas enger gefasst wurde der historische Rahmen

Klanginsel und Industrieraum

Zwei Konzerte der Saison 2016/17 des Collegium Novum Zürich
(9. Dezember 2016 und 14. Januar 2017)

von Sopranistin Irina Ungureanu und Pianist Rafael Rütli. Sie riefen Manuel de Fallas *Siete canciones populares españolas* von 1912 an György Kurtágs *Requiem für einen Freund* (1986/87) und vier Robert Walser-Vertonungen des 41-jährigen Zürchers Dominique Girod.

Einen ganzen Abend bestritt der deutsche Bassist John Eckhardt: Als Solist am Kontrabass, der die Materialität dieses edlen Holzinstrumentes auf hochpoetische Weise ausbreitete. Als Loop-Designer am E-Bass, der sirrende Ambient-Schlaufen von seiner Partnerin, der analog am Hellraumprojektor arbeitenden Visuals-Künstlerin Katrin Bethge, illustrieren liess. Als DJ Basswald, der zur Afterhour einen altersmässigen Publikumswechsel auslöste.

Nur eines der sieben Konzerte zeigte, dass auch improvisierende Musiker nicht vor erratischer Isolation gefeit sind. Ausgerechnet Freigeist Barry Guy kämpfte sich mit seinem Duopartner Peter Evans ab. Der New Yorker Trompeter schien den klang-polyglotten Kontrabassisten an seiner Seite schlicht zu vergessen und verlor sich in seiner engen Welt. Wohlgerneht als einziger an diesen drei lebendigen Festivaltagen. Doch auch solche Bilder bleiben eben haften. Die dazugehörigen Töne gehen glücklicherweise vergessen.

Frank von Niederhäusern



Das Collegium Novum Zürich tritt in die Pedale. Foto: Urs Lindauer

«Olé!» rief eine Frauenstimme nach dem ersten Satz von Steffen Schleiermachers Trio für Saxophon, Schlagzeug und Klavier. Und der Komponist (*1960) hörte das wohl nicht ungern. Der flapsige Titel *Eher was für Madonna, Janet & Björk als für Nicolaus, Helmut & Hans* deutete schon an, dass von seinem Stück «eher was» im Geist der (vergleichsweise) avancierten Musik der drei Pop-Ikonen als der Avantgardisten Huber, Lachenmann und Zender zu erwarten war. Und so präzise wie der Komponist im Titel die Anzahl Silben der zweimal drei Namen parallel anordnete, so präzise montierte er in seiner Musik minimalistisch-repetitive Metren und Rhythmen zu einer spielerisch-verspielten und jazzig-swingenden Musik – Olé!

Das war die dritte der *Klanginseln IV: Vier Portraits* vom Dezember 2016. Mit den *Klanginseln* hat Jens Schubbe, künstlerischer Leiter des Collegium Novum Zürich, ein Konzertformat mit unterschiedlichster neuer Musik etabliert. Ein kleines Buffet sorgt dabei für die notwendige Stärkung an diesen langen Abenden ... Zwei der drei anderen *Klanginseln* boten akustische Klänge im Wechselspiel mit Live-Elektronik, so

Piano Control (für Klavier und Synthesizer) von Thomas Kessler, ein mittlerweile klassisches, aber immer noch frisches Werk von 1974, und sein *Salzburger Quintett* (2012/14) für «klassisch» besetztes Bläserquintett und Live-Elektronik (samt Mozart-Zitat). Ganz anders der deutsche Komponist Sascha Janko Dragičević (*1969): *Autogamie* für Fagott, Live-Elektronik und Zuspiele soll mit frenetischer Aktivität (einmal mehr) den Interpreten an seine Grenzen bringen; *Strings* für Streichquartett und Elektronik dagegen macht, überraschend brav, eher wenig aus dem gegensätzlichen Instrumentarium. Brice Pauset (*1965) seinerseits hält an einer avantgardistischen, aber gesellschaftskritisch gemeinten Musik fest: *Schlamm* evokiert auch die «Schlammschlachten» in Schützengraben; *Un-Ruhe II* exponiert zu aparten Cembaloklängen den Satz *Der Westen von heute liebt die Revolutionen politisch engagierter Kunst* (zu ergänzen: aber natürlich nicht Revolutionen im eigenen Land).

Natürlich sind solche «polarisierten» Kontrastprogramme nur möglich dank der agilen Souveränität und Musikalität des in wechselnden Besetzungen

Predictably unpredictable

Huddersfield Contemporary Music Festival (18–27 November 2016)

spielenden Collegium Novum. Erwähnt seien hier nur das Ad hoc-Trio mit Schleiermachern *Eher etwas*-Stück, nämlich Patrick Stadler, Brian Archinal und Antoine Françoise, der Pianist Gilles Grimaître unter anderem in Sascha Dragičevićs reizvollen «Schumann-Annäherungen» *Aus nächster Ferne* und Gary Bergers Klangregie in den Werken mit Elektronik.

Anders als bei den *Klanginseln IV* konzipiert Jens Schubbe die meisten Konzerte unter einem Motto, das mancherlei Bezüge zwischen den Werken herstellt; so heisst eine zweite Konzertreihe (selbsterklärend) *Musik im Industrieraum* (Nr. IV folgt im Mai 2017). Das erste Konzert dieses Jahres bot mit «Filmmusiken» aller Art ein *Kino im Kopf*, doch zog ein Velo auf der Bühne erst mal den Blick auf sich, bevor es dann in *reel: moloch! 1927* von Ricardo Eizirik (*1985) das Rattern von alten Filmrollen evozierte (an der Pedale der Pianist Gilles Grimaître). Eiziriks Stück basiert auf der «Moloch-Sequenz» von Fritz Langs *Metropolis*, und im zweiten Satz *machine* verwandelt sich das Ensemble mit puppenhafter Spielweise und Gestik in eine automatisierte Musikmaschine, die etüdenhaft-repetitiv Einzelklänge produziert. Auch die *Lullaby Dances* von Dmitri Kourliandski (*1976) beziehen sich auf einen Stummfilm. In einer Art von Violinkonzert (virtuos der Solist Mateusz Szczechowski) erklingen Minimal music-nahe Klanggeräusche unablässig kreisend in einer betörenden und auch etwas einlullenden Klanglandschaft. Neben diesen neuesten Werken präsentierte das Collegium Novum mit dem kurzfristig eingesprungenen Dirigenten Matthias Kuhn «Filmmusiken» der klassischen Moderne – Schönberg, Berg, Schreker, Eisler – in Bearbeitungen für Kammerensemble: ein exemplarisches Konzert! So liess man sich danach auch den «aton(h)al(l)en Käse» im Foyer der Tonhalle gern schmecken.

Roland Wächter



Mollena Williams-Haas performing *Hyena* by Georg Friedrich Haas. © Brian Slater/hcmf

There's nothing else quite like the Huddersfield Contemporary Music Festival within the UK, a nine-day extravaganza crammed with some of the most radical, imaginative and unconventional approaches to music-making. Now in its 38th year, there have been times in its history when HCMF has been dogged by an overemphasis on particular aesthetic or compositional traits, but since Graham McKenzie took over as Artistic Director ten years ago the festival has become increasingly diverse to the point that it is now thoroughly unpredictable. Today, when fans of contemporary music make the annual pilgrimage in the cold mid-November darkness to the northern town of Huddersfield, one of the things drawing them is the sure and certain knowledge that they can expect the unexpected.

The composer-in-residence this year was Georg Friedrich Haas, whose music was featured in the festival's opening weekend. Especially striking were two large-scale works: *Hyena*, described by Haas as a 'concerto for storyteller and ensemble', and the *String Quartet No. 10*, being given its world premiere by Huddersfield favourites the Arditti Quartet. *Hyena* is a painful

vocalisation of a battle with alcoholism, graphically recounted through a text written and performed by Haas' wife, Mollena Lee Williams-Haas, alongside Klangforum Wien. Contemporary music can sometimes feel as though emotion is of negligible importance in comparison to its intellectual and artistic concerns, so *Hyena* was a welcome and moving encounter with raw human drama. In its wake *String Quartet No. 10*, performed in complete darkness, felt like an immense struggle against the void, one in which the Ardittis thankfully prevailed.

A significant development at HCMF in recent years is the exploration of music that does not depend on fully-notated materials, involving elements of indeterminacy and improvisation. Claudia Molitor's hour-long *Walking with Partch*, given its world premiere by Ensemble Musikfabrik using re-creations of Harry Partch's strange microtonal instruments, seemed to come into being through the gentle, slightly haphazard collisions of its drifting sections. Despite having such a gelatinous structure, it was impressively plausible and coherent. Even more so, though, was the Swiss-German Trio Kimmig-Studer-Zimmerlin, who in their concert with saxophonist

John Butcher set a new standard for improvisation. Nothing they did, in fact, sounded improvised: these were incredibly skilful and subtle exercises in the most careful, conversational placement of sounds, moving freely between pitch and noise, melody and texture. The results were utterly convincing; shutting one's eyes it simply sounded like fully-composed music being performed.

The diversity at HCMF 2016 encompassed extremes of expression. At one end of the continuum was Marianne Schuppe, whose 40-minute song cycle *slow songs* – featuring nothing more than Schuppe's soft vocal melodies with sustained pitches created by electromagnets on the strings of a lute – was sufficiently fragile and introverted that it often felt less like a concert than surreptitiously witnessing a private performance. Equal restraint was demonstrated in the first performance of Éliane Radigue's string quintet *OCCAM HEXA IV*. Radigue's approach to working with musical drones is unique; they become boundless, almost as though they existed outside time, somehow sounding as though they're the beginning, middle and end of a process all at once. At the other end of the continuum was Aaron Cassidy, whose *The Wreck of Former Boundaries* was performed with such unstoppable force by the members of ELISION ensemble that it threatened to bring the concert hall crashing to the ground. Cassidy's rigorous ongoing odyssey through the performative possibilities of tablature notation – notating what performers physically do rather than what specific sounds should be heard – has never been articulated with more furiously cogent immediacy. Somewhere between these extremes, Rebecca Saunders' new work for voice and ensemble, *Skin*, is a kind of synthesis of her entire output. Taking place, as all her

music does, in a world of seemingly limitless shadow, *Skin* takes the composer's obsession with small fragments of filigree further than ever before. Performed with unsettling intensity by Juliet Fraser with Klangforum Wien, the piece is a dazzling testament to the painstaking way Saunders makes sounds and timbres connect and shift, echo and evolve, with an inevitability and a vividness that is truly uncanny. A very definite masterpiece.

The UK is not a place renowned for its open-mindedness, its urge to take risks or – particularly in 2016 – its interest or indeed trust in what goes on beyond its shores. The Huddersfield Contemporary Music Festival is therefore more than ever an invaluable commodity offering a vital contribution to British cultural life. But more than this, it remains one of the few music festivals where the term 'experimental' is taken seriously – with all the possible outcomes that word implies – and where music can be heard that is genuinely new.

Simon Cummings

Musikdias mit Hintergrundfilm

GNOM Baden mit dem multimedialen Projekt GLASSWARE (UA) des Komponisten Christoph Gallio und der Künstlerin Caro Niederer (Aktionshalle Stanzerei, 3. Dezember 2016)

Das heute weitgehend ausgestorbene Genre des Dia-Abends folgte meist einem ritualisierten Ablauf: Bilder wechselten im Minutentakt, dazu gab der Gastgeber Anekdoten zum besten, im Hintergrund dudelten mehr oder weniger passende Klänge. Die Musik diente dabei nicht nur der stimmungsvollen Untermalung der Ferienschnappschüsse, sondern gab dem Anlass auch einen einheitlichen Rahmen. Eine eintönige Ton-schleife hielt also die wild wechselnde Bilderflut zusammen.

Bei der Uraufführung des multimedialen Projekts *Glassware* fühlte man sich an diese vergangenen Zeiten erinnert. Wollte die Konzertreihe GNOM dem alten Ritual neues Leben einhauchen? Wahrscheinlich nicht, denn was der Komponist und Saxophonist Christoph Gallio gemeinsam mit der Künstlerin Caro Niederer erdacht hat, folgt nur der Struktur nach diesem Schema, die Funktionen sind ganz anders verteilt. Es ist nicht die Musik, welche die Vielfalt zusammenhält, sondern die Bildebene. Niederer, die mit Seidenteppichen internationale Bekanntheit erlangte, schuf einen Film, in dem knapp 90 Minuten lang Glasobjekte betrachtet werden. Es handelt sich dabei um bunte Zylinder, die mit Glasnoppen besetzt sind. Die Kamera filmt zwischen ihnen hindurch, zoomt heran und entfernt sich wieder. Das Licht bricht dabei in den Noppen, unscharf und verzerrt spiegelt sich in ihnen die Umgebung.

Diesen Glasbläser-Fantasien setzte Gallio eine Reihe musikalischer Dias entgegen. Ein kurzer Gedankenblitz folgt auf den nächsten, keiner länger als

eine Minute. Dabei scheinen die einzelnen Ansichten, um im Bild zu bleiben, wild zusammengewürfelt in den Projektor gesteckt worden zu sein. Die stilistische Bandbreite reicht vom Swing über den Free Jazz bis zur freien Improvisation, gespielt in diversen Besetzungskombinationen, vom Solo bis zum kompletten Ensemble. Das ist anspruchsvoll, für die Musiker wie für die Zuhörer. Doch Gallio konnte in der Stanzerei Baden auf ein erfahrenes Team zählen. Dominique Girod und Alex Huber an Kontrabass und Schlagzeug bildeten eine zuverlässige Rhythmusgruppe und meisterten die unzähligen Rollen- und Stilwechsel souverän. Raphael Loher am Klavier verfremdete das Spektrum seines Instruments elektronisch und erweiterte dadurch die ohnehin schon enorme Breite an Klangereignissen noch zusätzlich. Die Sounds von Ernst Thoma am Synthesizer und den Reglern der Live-Elektronik halfen, die vielen zwangsläufig entstehenden Pausen des Stücks zu überbrücken. Getragen aber wurde das Ganze von Christoph Gallio am Saxophon. Frei bewegte er sich durch die verschiedenen Texturen, war gleichzeitig Begleiter und Leader, der die Musik vorantrieb.

Das Spiel dieser fünf Musiker machte gewisse Längen dieses Abends ver-

gessen. Denn Caro Niederers Film war bei aller Originalität zu ereignislos, um die Spannung über das ganze Stück hinweg zu halten. Selbst wenn man ihn nicht als etwas Eigenständiges betrachtete, sondern tatsächlich als die eine Hälfte von *Glassware*, blieb dieser Eindruck bestehen. In Kombination mit Gallios ununterbrochen changierender Komposition wurde der Film eben zu dem, was die Musik bei einem Diavortrag ist: das Band, das durch wenig Abwechslung die Bilderflut zusammenhält. Umgekehrt führten die zum Prinzip erhobenen ständigen Brüche der Musik an die Grenze der Aufnahmefähigkeit. Zwar erkannte man an wiederkehrenden Elementen – zum Beispiel eine Melodie, die variiert immer wieder aufblitzte, oder häufige Repetitionen auf einer Tonhöhe –, dass sozusagen alle Schnappschüsse von der gleichen Reise stammten. Aber die Einblicke in diese Reise blieben zu bruchstückhaft, um mehr als eine vage Ahnung von ihr gewinnen zu können. Dennoch ist bemerkenswert, wie sich durch die stete, rasant geschnittene Konfrontation unterschiedlichster Stile ein Gefühl von Räumlichkeit und Tiefe einstellte. Ein Raum freilich, in dem man im Dunkeln umhertappte.

Simon Bittermann



Videostill aus GLASSWARE von Caro Niederer. © Caro Niederer

Sterne sehen

pakt bern: neue musik battle
im Sternensaal in Bümpliz
(8. Dezember 2016)

Am 8. Dezember 2016 haben sich Mitglieder von pakt, dem Berner Netzwerk für neue Musik und geladene Gäste «gebattelt». Der erste offizielle Anlass des Ende 2015 gegründeten Netzwerks fand im Sternensaal in Bern Bümpliz statt. Ein Ort, der mehr für Boxkämpfe und Wrestlingshows bekannt ist, als für Neue Musik. Dem entsprechend wurde der Anlass «neue musik battle» getauft, und mitten im Sternensaal stand auch der dazugehörige Boxring.

Runde 1 – Attacke: Eine achtköpfige Perkussionstruppe bestehend aus Studierenden der Hochschule der Künste Bern (HKB) stand den Ensembles Proton und Vertigo gegenüber. Das klingt nach einem ungleichen Kampf, wurden Proton und Vertigo gar noch von zwei Tänzerinnen unterstützt. Doch die Perkussionistinnen und Perkussionisten schlugen sich mit *Arak Attack* von Siegfried Kutterer gut. Die Moderatorin Barbara Balba Weber beschrieb das Werk passend als «durchgeknallte Gamelan-Musik». Aber die Proton-Vertigo-Fraktion konnte mit ihrer Wahl *Hoketus* gebührend reagieren. Der Begriff «Hoketus» steht für eine Satztechnik, bei der zwei oder mehr Stimmen sich rasch abwechseln. Im gleichnamigen Stück von Louis Andriessen geschieht das sogar Note für Note: Eine vom Ensemble Proton, eine von den Vertigo-Leuten. Passend zur musikalischen Struktur stellten sich die zwei Ensembles auf je einer Seite des Boxringes auf, während sich die mit künstlichen Muskeln «aufgemotzten» Tänzerinnen in einer unterhaltsamen, teilweise ein wenig gar improvisiert wirkenden Choreografie gegenseitig bekämpften. Per Videoübertragung wurde jede Regung der Kämpfenden auf die Leinwand projiziert.

Runde 2 – Antithese: Die «Antithese» zur «Attacke» wurde von zwei Klavier-



Im Ring: Proton, Vertigo und die kämpfenden Tänzerinnen. Foto: Jaronas Scheure

Stimme-Duos bestritten. Zuerst gaben Katrin Frauchiger (Stimme) und Katharina Weber (Klavier) – beides pakt-Mitglieder – einige Lieder von György Kurtág, Franco Oppo und Jürg Wyttenbach und je ein eigenes zum Besten. Danach präsentierten der Berner Pianist Simon Ho und die Amerikanerin Shelley Hirsch Ausschnitte aus ihrer CD *Where Were You Then?*. Diese Runde ging jedoch ein wenig unter. Zwar waren die Interpretationen von Frauchiger und Weber grandios und die Lieder von Ho und Hirsch, obwohl ein bisschen gar jazzig, äusserst unterhaltsam. Doch gegenüber dem Rhythmusgewitter der ersten Runde fiel dieser Teil ein wenig ab, und auch das Versprechen der Moderatorin, dass die zweite Runde sehr, sehr leise und intim würde, wurde nicht ganz eingelöst. Dafür hielten sich die Lieder zu selten im pianissimo-Bereich auf, waren sie doch eher einem expressiven Gestus verpflichtet.

Runde 3 – Fight: Die letzte Runde gestalteten der deutsche Komponist und Instrumentenbastler Erwin Stache und

der Perkussionist Pascal Viglino, der ebenfalls pakt-Mitglied ist. Zuerst präsentierte Stache drei Kompositionen, die eher musikalischen Versuchsanordnungen glichen: *Kämpfende Hände* für Klavier und Videoprojektion veranschaulichte zum Beispiel auf humorvolle Weise die Gestik des Klavierspielens. Die zwei Hände umkreisen sich auf der Klaviatur, überkreuzen sich und fallen übereinander her. Der dabei produzierte Klang glich dem Mickey-Mousing alter Zeichentrickfilme. Pascal Viglino interpretierte danach *Rebonds b* von Iannis Xenakis für Solo-perkussion. Nicht nur war seine Interpretation äusserst «groovig», sondern sie wurde auch von einer simplen, doch originellen Videoarbeit visuell unterstützt. Darin ist der Boxer Sven Losinger zu sehen, wie er gegen die Rhythmen Xenakis' «ankämpft». Entweder ist Losinger ein musikalischer Boxer, oder Xenakis hat seine Rhythmen einem Boxmatch abgeschaut. Jedenfalls schienen die Attacken Viglinos von der Deckung Losingers abgefangen und vice versa.

Nach diesen drei Runden war der Abend jedoch noch nicht vorbei. Nachdem Ernesto Molinari das Stück *Morbidable* des österreichischen Komponisten Bernhard Gander für die neu entwickelte CLEX-Kontrabass-Klarinette gespielt hatte, folgte ein kurzer, leider relativ ergebnisloser Talk. Zum Glück wurde das Gespräch nach kurzer Zeit vom Turntablist Joke Lanz, ein weiteres pakt-Mitglied, gestört. Er entliess das Publikum mit seiner krud-genialen Mischung aus Noise, Märchen-Samples und alten Plattenaufnahmen in die Nacht, zeitweise unterstützt durch Shelley Hirsch.

Es bleibt der Eindruck einer äusserst vielseitigen Berner neue Musik-Szene: Multimedia-Spektakel, Werkshow, Liederabend, Turntable-Exzess und Instrumentenmesse in einem. Doch zu freundlich und wohlwollend ging es zu und her, damit der Begriff «battle» gerechtfertigt gewesen wäre, was ja nicht unbedingt als Negativpunkt gewertet werden muss.

Jaronas Scheurer